

Le monsieur sciences nat du

Un « monsieur sciences nat » des films éducatifs ? Jardinier, éleveur, dompteur à l'occasion, François Vieuxgué est surtout réalisateur. Sa méthode est simple : elle se fonde sur l'observation de la nature et la découverte de ses parties cachées.

A première vue, l'antre de François Vieuxgué ressemble à n'importe quel bureau. Une table, un téléphone, des documents épars, au mur, un calendrier. Mais il ouvre sur une autre pièce qui, elle, ne ressemble à aucune autre. Une tomate toute fripée y joue les divas sous la lumière des projecteurs. À ses côtés, quelques pissenlits s'ébattent sous l'œil attentif de deux caméras. Nous sommes dans le « labo », lieu célèbre au CNDP pour ses hôtes un peu particuliers. Passe encore pour les araignées et les souris qui y séjournèrent. En revanche, il est plutôt rare qu'un python ou un caméléon soient les hôtes de l'administration. À moins que la cause ne soit bonne. Et elle l'est, puisque ces braves petites bêtes ont toutes été, un jour, les héroïnes d'un des films de sciences naturelles que François Vieuxgué, avec son équipe (1), tourne pour le public scolaire. À son tableau d'honneur, entre autres, ces délicieuses séquences de feu *Les Badaboks*, à présent disponibles en cassette,

intitulées *Qui mange qui ?* (sur le comportement prédateur des animaux), *Les Œufs* (de la ponte à l'éclosion) et *Comment cela pousse* (la croissance des plantes). Aujourd'hui, les projets ne manquent pas. En particulier, une nouvelle série de *Qui mange qui ?* et une autre sur les plantes potagères. D'où notre vieille tomate et les pissenlits, les premiers légume et plantes à entrer en piste.

« *Maintenant, explique ce passionné de nature, je vois le monde dans son ensemble, pas seulement les humains. Cela rend moins prétentieux et moins orgueilleux.* »

Questions à François Vieuxgué

Vous considérez-vous comme un scientifique ?

François Vieuxgué : Non, je suis un autodidacte, entré comme opérateur au CNDP en 1961. Cela dit, observer la nature a toujours été mon dada. Aussi, quand il s'est agi de remonter, en 1975, un labo de sciences naturelles, je me suis aussitôt porté volontaire. Avec mon équipe, car tout ce travail est avant tout le fruit d'une collaboration, j'ai alors réalisé des films courts, en couleurs, centrés sur les animaux (comportement, reproduction, déplacement, alimentation). Puis, en 1987, quand ont été lancés *Les Badaboks* à destination des maternelles, j'ai proposé d'y intégrer nos séquences, à partir d'images déjà en stock et d'autres, tournées pour l'occasion.

Comment les sujets sont-ils choisis ?

F. V. : Ils sont déterminés par des membres de l'Éducation nationale, selon les programmes et en fonction de la demande des enseignants. Mais il nous arrive aussi de faire des propositions. Une fois déterminé, chaque sujet nous demande un gros travail de préparation et de défrichage. Ensuite, on passe à l'écriture d'un présynopsis, autrement dit d'un petit scénario. Suit le découpage technique, plan par plan. Il me semble en effet très important de raconter une histoire plutôt que de se contenter de montrer un phénomène. Le seul risque est de tomber dans l'anthropomorphisme. On l'évite en restant le plus neutre possible. De toute façon, je préfère fonder ma démarche sur l'observation du comportement et non sur une description systématique. Nous ne filmons pas pour faire découvrir une apparence – cela, une photo peut très bien le faire –, mais pour montrer un geste, un acte.

En quoi consiste votre travail de réalisateur ?

F. V. : L'essentiel de ma tâche consiste à débuisser des aspects cachés du comportement pour les montrer en très gros plan. On arrive ainsi à découvrir des choses que l'on ne distingue même pas à la loupe. On croit, par exemple, que la larve du fourmilion attaque sa victime avec ses seules pinces. Alors qu'elle injecte aussi un produit paralysant. Mais allez voir cela à l'œil nu ! J'utilise aussi différents effets, tout particulièrement le ralenti et l'accélééré. Cela permet parfois de révéler des phénomènes jusque-là inconnus des chercheurs. Exemple : la vipère. Elle mord ses victimes en les attrapant avec ses mâchoires. On croyait qu'elle frappait sans les maintenir.

Et puis, nous avons aussi recours à diverses astuces. Ainsi, pour faire plonger un martin-pêcheur dans un endroit déterminé, on place, dans la rivière, un aquarium avec des poissons pour l'appâter. Enfin, il m'arrive aussi d'intégrer des images de synthèse, mais seulement pour ce qui est impossible à filmer. Jamais, en effet, je ne force la nature. Ce serait plutôt elle qui me ferait parfois des pieds de nez...

Avez-vous une esthétique particulière ?

F. V. : Les gens aujourd'hui, et particulièrement les jeunes, aiment être étonnés. Alors j'en tiens compte. Sans tomber dans le piège du spectaculaire à tout prix, j'évite de faire du linéaire plus lassant. En fait, j'aime beaucoup l'esthétique des spots de pub, concentrée sur la délivrance d'un message.

Où tournez-vous ?

F. V. : D'abord, dans le labo, où l'on est équipé pour filmer en microscopie. On se sert d'objectifs particuliers qui grossissent et d'éclairages spéciaux qui évitent aux animaux ou aux plantes d'avoir trop chaud. On y filme des animaux que l'on peut facilement acclimater, comme le caméléon, la souris ou encore la mante religieuse. Sinon, on se rend dans des parcs zoologiques comme celui de Chizé, près de Niort, ou dans des centres de recherche. La pleine nature est réservée aux seules présentations en milieu naturel.

Comment transforme-t-on un animal en acteur ?

F. V. : En labo, on le met dans un décor. Sur le terrain, on le place dans la situation souhaitée. Exemple, pour filmer la capture d'un grillon par une grenouille,

on met la grenouille dans un endroit déterminé, proche de son environnement habituel. Quand elle est bien acclimatée, on dispose la caméra dans l'axe voulu et on pose le grillon devant la grenouille. Puis, on attend. Il faut beaucoup de patience. Et aussi de la chance pour que l'animal soit bien dans le cadre, que l'image soit bonne. On assure également avec plusieurs prises, quitte à utiliser des grenouilles différentes. Mais on n'est jamais sûr du résultat. Certains sujets, en apparence facile, peuvent tourner à la galère. Les araignées nous ont ainsi joué de mauvais tours. Nous voulions en filmer une, tissant sa toile. Nous pensions avoir mis toutes les cartes de notre côté en nous rendant à Lyon, chez un spécialiste des araignées, qui les élevait dans des conditions idéales. Or quatre séjours, des jours et des nuits de veille se sont avérés vains. Jamais nous n'avons pu en voir une à l'œuvre. Voilà qui explique pourquoi la durée d'un tournage peut varier de quinze jours à plusieurs mois pour une séquence de cinq minutes.

Et les plantes ?

F. V. : C'est en apparence plus facile. En réalité tout aussi aléatoire, très long et fastidieux. Car on filme, heure par heure, des plantes que l'on fait pousser nous-mêmes. L'idée étant de montrer un cycle de croissance complet, de la graine à la graine. Mais on ne sait jamais très bien comment les choses vont tourner. Ainsi cette tomate va-t-elle se ratatiner ou bien moisir ? Ces pissenlits vont-ils faire de belles racines ?

De quels moyens disposez-vous ?

F. V. : Modestes. À titre de comparaison, le seul budget de *L'Ours* ou celui de *Microcosmos* nous permettrait de fonctionner pendant plusieurs siècles.

Microcosmos sera-t-il pour vous une référence ?

F. V. : J'ai vu le film. C'est une très belle œuvre, notamment sur le plan esthétique. Mais je lui repro-

cherais trois choses : le manque d'échelle, le fait que l'on ne sente pas vraiment, à l'exception de l'orage, le déroulement de la journée, et l'absence de commentaire qui ne le rend guère pédagogique.

Vos bandes-son sont très travaillées...

F. V. : Il est très difficile d'enregistrer les bruits réels des bêtes. Une voiture qui passe ou même le simple bruit du vent suffisent à perturber la prise de son. Alors, nous avons choisi d'écrire des commentaires concis et simples, et de souligner l'image par des musiques originales. De plus, nous avons aussi recours à des bruitages. Certains les jugent déplacés. Mais, en fait, ils ajoutent une touche humoristique et dédramatisent des images de capture qui sont plutôt dures. Cela dit, ce sont davantage les adultes que ces bruitages apaisent. Les enfants, eux, ne sont guère impressionnés. L'exploration de l'univers fait partie de leur monde, et ils n'ont pour l'appréhender ni les mêmes codes ni les mêmes peurs que nous.

Justement, la plupart de vos films sont destinés au jeune public. Comment en tenez-vous compte ?

F. V. : En introduisant une certaine continuité narrative, par le recours au gros plan, l'intégration d'éléments de suspense. En fait, en allant au plus lisible et au plus beau.

Propos recueillis par Isabelle Sébert

(1) L'équipe est constituée de Gilles Pruneau (opérateur), de Catherine Bourdeau (assistante de réalisation), de Richard Vening (assistant images), de Yoska Turner (électricien, machiniste animalier) et de Rose Le Tiec (monteuse).